

*Voici le récit romancé de la vie d'Alice, notre grand-mère. J'ai jugé bon de raconter également la vie de son père qui avait un métier peu ordinaire.*

*Je me suis appuyé sur plusieurs sources. Mes souvenirs du peu qu'Alice m'a raconté, des documents comme « Nicolas II intime » par Maurice Laudet, ceux envoyés par Nicolas de la Bretèche, spécialiste des cuisiniers du Tsar, le livre « L'agonie de la Russie blanche » par Gaston Leroux et les souvenirs que mon Père, René, a porté par écrit à la demande répétée de ses enfants. Et sans doute d'autres à qui j'ai dû emprunter quelques détails,*

*Bien évidemment, les dialogues ont été inventés et mis là pour alléger un peu un récit qui pourrait être trop dense. Ils sont inventés, mais plausibles, souvent en s'appuyant sur une de mes sources.*

*Le premier chapitre est le moins documenté. Il peut donc s'écarter de la vérité, mais cela ne nuit pas à la suite qui est toujours le plus proche possible de ce qui s'est réellement passé.*

Alain

## 1<sup>er</sup> chapitre – Les restaurants

Les deux frères Poncet finissent de ranger leur restaurant. Les garçons de cuisine, comme les garçons de salle, ont eu le droit de rentrer chez eux, épuisés par cette journée particulièrement lourde.

Pour la salle, c'est fait, mais dans la cuisine il reste pas mal de travail à faire.

- Encore un bon week-end, dit Lucien.

- Oui, ça marche bien. Très bien, même, c'est toujours plein. Je crois qu'on va être obligé d'agrandir le restaurant, on doit refuser de plus en plus de gens. C'est dommage !

- Je ne sais pas si on peut. Pour agrandir, il faudrait repousser les murs !

- On devrait y réfléchir.

Ils finissent de ranger les récipients et les outils que les garçons de cuisine ont bien lavés et essuyés.

Quelques jours plus tard, les frères reprennent cette discussion :

- Il faudrait acheter la maison d'à côté, mais ça m'étonnerait que le voisin soit d'accord.

- Je ne sais pas si tu te rends compte de ce que ça va coûter. Parce qu'une fois la maison achetée, il va falloir aménager l'ensemble.

- Oui, mais la banque serait sûrement d'accord pour un prêt.

- Si le voisin accepte de vendre, il va en profiter pour fixer un prix exorbitant. On n'y arrivera pas.

Ils reprennent le travail de préparation de la salle, puis vont dans la cuisine commencer à rassembler les ingrédients nécessaires pour les sauces. C'est important, c'est en grande partie grâce à elles qu'ils ont pu acquérir leur renommée et qu'ils peuvent remplir la salle jour après jour.

- Il vaudrait mieux acheter un restaurant plus grand, dit soudain Lucien.

- Oui, tu as raison, j'y avais pensé. Mais dans le quartier il n'y a aucun restaurant. Et si on achète ailleurs, nos clients ne se dérangeront pas, ou s'ils viennent, ce sera moins souvent et il va falloir se créer une nouvelle clientèle.

- Ça risque d'être long.

- Tu as raison, ça peut prendre un peu de temps, mais je ne vois pas d'autre solution. D'un autre côté, tu sais, on peut aussi rester ici !

- Bien sûr, on peut rester, mais c'est un peu frustrant. Je crois que je préférerais aller ailleurs et attirer de nouveaux clients. Tu te rappelles comme c'était bon de voir, de semaine en semaine, le nombre de clients augmenter. Je crois que ça me manque.

- C'est vrai. C'était bien agréable de voir que la sauce prenait. Bon, attendons que ça mûrisse.

Une quinzaine de jours plus tard, un des frères revient sur ce problème.

- Je pense à quelque chose. Quitte à se séparer de notre clientèle habituelle, on pourrait acheter un restaurant dans un autre pays. Tu sais que la cuisine française est très renommée. On ne ferait que les plats que nous faisons ici. Alors, ça ne doit pas être difficile de se faire une nouvelle clientèle, on profiterait de l'engouement pour ce qui vient de chez-nous.

- Oui, c'est une possibilité. Mais il faudrait connaître la langue et ça, on ne sait pas le faire.

- Mais non, au contraire. Il faut parler français, ce sera une preuve d'authenticité. Et, petit à petit, on se mettra à la langue du pays.

- Bon, on va réfléchir à tout ça. Et voir dans quel pays on peut aller. En Angleterre ? En Amérique. Il paraît que...

- En Russie. C'est un client qui me l'a dit. Là-bas tous les gens bien parlent français. Ils adorent la France. On pourrait en profiter.

- Il faut voir, c'est une bonne idée

L'idée était bonne et les deux frères l'ont concrétisée. Ils ont acheté le restaurant le restaurant « L'ermitage » place Troubnaïa à Moscou, haut lieu de la cuisine française en Russie, fréquenté par tous les gens suffisamment fortunés de Moscou.

Dans cette clientèle, il y a beaucoup de gens venant de la cour du tsar Nicolas II. Ils ne sont pas gênés par la langue : au palais on parle couramment le français et tout ce qui vient de France jouit d'une réputation flatteuse.

L'idée des frères Poncet est justement d'exploiter au maximum cet engouement des Russes pour la France en cette fin du 19<sup>e</sup> siècle. Et ça marche. Ils recrutent une bonne équipe de cuisiniers, les forment à la cuisine française et peuvent rapidement produire une excellente et authentique cuisine, comme on en trouve à Paris. Tout marche bien et la renommée de leur établissement se répand dans tout Moscou.

- On a un arrivage de France, je vais aller le réceptionner.
- J'espère qu'il est en meilleur état que la dernière fois !
- Oui. Par contre les fruits de Crimée et les légumes du Caucase sont très beaux. C'est une bonne filière. Il n'y a que pour le bœuf et le veau qu'on n'arrive pas à avoir quelque chose de satisfaisant.
- Il faut chercher encore, on va y arriver.

Ils y arrivent et le restaurant fonctionne sans problème, l'argent rentre largement et tout va bien. La vie se déroule sans difficulté. Les cuisiniers qu'ils ont embauchés sont capable de réaliser seuls la plupart des gestes nécessaires pour un restaurant de cette qualité et le travail des deux frères se trouve bien allégé.

- On pourrait ouvrir un deuxième restaurant, ça marche très bien et on peut facilement gérer ça à nous deux.
- Oui, répond Lucien. On pourrait... Mais... En fait...
- Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne te dirait pas de démarrer autre chose, on sait le faire et, si on ne le fait pas, on va s'ennuyer. Il suffit d'un de nous deux ici, tu ne trouves pas ?
- Oui, tout à fait d'accord avec toi, un seul suffit et on va finir par s'ennuyer.
- Alors, qu'est-ce qu'il y a ?
- Eh bien, voilà. Un client qui passe son temps à la cour du Tsar m'a dit que Krantz (1) cherche à embaucher un chef cuisinier pour remplacer celui qui est parti. Il travaillera avec Cubât, le chef cuisinier actuel, mais il tient à ce qu'il y ait deux chefs qui travaillent quinze jours chacun. Comme ça il y a toujours un chef en activité.

(2) Krantz, le réputé chef cuisinier français du Tsar, est devenu kammer fourrier du palais. On lui doit bon nombre de recettes, dont, par exemple, les œufs à la Tsarine (en l'honneur de la femme d'Alexandre III) :  
Des œufs de vanneau brouillés auxquels on a ajouté 2 œufs de poule et un petit salpicon de filets de gélinottes. Dresser dans des timbales d'argent et garnir avec des tranches de truffe très peu cuites, alternées avec des suprêmes de gélinotte. Arroser avec un peu d'essence de truffe.

- Surtout que Cubât doit commencer à se faire vieux.
  - Oui, vraiment. Il a servi trois Tsars : Alexandre II, Alexandre III, pas longtemps c'est vrai, 3 ans pas plus, et maintenant Nicolas II. Il va sans doute remplacer le Kammer fourier (1) actuel qui est lui aussi assez âgé. C'est en général un des chefs cuisiniers français qui sont nommés à ce poste.
  - Et alors ? où veux-tu en venir ?
  - Je me demandais pourquoi un de nous deux ne se porterait pas candidat. Tu serais parfait en chef à la cour.
  - C'est une charge importante, je n'en serai pas capable.
  - Le client qui m'a donné cette nouvelle m'a dit qu'on devrait essayer. Tu sais que, depuis Pierre le grand, les Tsars exigent que leur chef cuisinier soit français. Et à Moscou, actuellement, on est dans les meilleurs.
  - Ça me paraît trop lourd pour nous. On sait faire la cuisine, mais gérer toute la cuisine du Tsar, les banquets et tout ça... Tu te rends compte du travail qu'il y a à faire ?
  - Mais tu n'es pas tout seul. D'après lui il y aurait, pour la cuisine, plus de cent personnes.
  - Cent personnes ? Je ne me sens pas capable de diriger cent cuisiniers. Mais si toi tu t'en sens capable, tu devrais accepter, je suffis bien pour le restaurant.
  - Et toi, tu devrais y réfléchir, tu es le meilleur des cuisiniers.
  - C'est tout réfléchi. Je sais bien faire certains plats, mais c'est toujours toi qui as géré notre entreprise. Tu devrais y aller, je sais que tu as les épaules assez larges pour réussir. Je ne me vois pas avec cent garçons en cuisine.
  - Attends, ce n'est pas que des garçons de cuisine. Il m'a donné une idée de la répartition des tâches, ça a l'air faisable, ça doit être bien structuré. Cubât connaît son boulot et il a une sacrée expérience.
- Tu t'en sentiras, toi ? Pas moi ! C'est vrai que tu mènes bien notre restaurant. Peut-être que ça vaudrait le coup que tu essayes. Et si ça marche, si tu deviens bien un chef cuisinier de Nicolas II, ça sera bon pour notre restaurant.

(2) Le kammel fourier est une sorte d'intendant général ayant le grade de colonel. Il porte l'habit et l'épée. Bien que cuisinier réputé, puisqu'il s'agit en général d'un chef promu à ce poste, il ne participe généralement pas aux travaux de la cuisine. Il est l'intendant général du service de bouche et directeur du personnel de la maison impériale. Il est l'aide de camp du maréchal du Palais et établit avec lui le programme des travaux à entreprendre. Il a sous ses ordres :

4 aides-fourriers ;

24 officiers de bouche ;

34 laquais ;

18 aspirants laquais ;

54 garçons de buffet ;

2 chefs de cuisine, qui sont alors M. Cubât, et la personne à embaucher

- Je vais réfléchir, mais ça me tente assez. De toute manière, je pense que je ne serai pas le seul candidat, alors il y a peu de chances que ça marche.

- Tu as beaucoup de chances d'être pris et si tu en as envie, vas-y. Ne te bloque pas pour le restaurant, il marche tout seul ! Tu connais la démarche à suivre ?

- Le client m'a parlé d'une sorte d'examen, je ne sais exactement de quoi il s'agit. Je lui demanderai des précisions. Mais d'abord je vais bien réfléchir. Ça va faire un gros changement dans ma vie, mais aussi dans la tienne. Il faut d'abord que je sois sûr que le restaurant n'en pâtira pas. Je ne veux pas partir là-dedans à la légère. Surtout que ça n'est pas que quelques marmitons à gérer (1)

Petit à petit, la discussion permet de dégager le côté positif de la proposition. Lucien est de plus en plus tenté et se dit que s'il n'est pas retenu, ce sera une profonde déception.

- Il n'y a pas que la gestion de la cuisine, reprend Lucien. Si je suis pris, ça va complètement changer ma vie. L'été, Nicolas II va s'installer dans son palais de Saint-Pétersbourg alors il va falloir que je déménage régulièrement. Si je me marie et que j'ai des enfants, ça ne va pas être très commode !

- Tu as raison, il faut en tenir compte.

- Et je serai obligé de travailler les jours et les heures qui iront bien au Tsar, ce n'est pas moi qui le déciderais.

- Oui, bien sûr. Mais pour le restaurant tu travailles sans arrêt, alors ça ne va pas te changer beaucoup.

Quelques jours passent et finalement, Lucien annonce à son frère son intention de postuler. Il va demander à ce client de lui indiquer la marche à suivre et, puisqu'il est bien introduit dans l'entourage du souverain, d'appuyer sa démarche.

(1) Composition de la cuisine du Tsar

2 chefs de cuisine, un nouveau chef à trouver et M. Cubât, le fondateur du restaurant « le pot-au-feu » des Champs-Élysées, fameux à la fin du 19<sup>e</sup> siècle ;

4 chefs de « parties » qui sont un peu aux chefs de cuisine ce que les chefs de bureau sont aux chefs de division ;

38 cuisiniers ;

20 apprentis ;

32 garçons de cuisine ;

1 chef pâtissier français ;

2 chefs boulangers ;

2 chefs confiseurs ;

20 aides au service de ces derniers.

## 2<sup>ème</sup> chapitre – Lucien Poncet



Lucien a bien été pris comme maître d'hôtel puis chef de cuisine en 1899, et il le restera jusqu'en 1910. Krantz, le Kammer-Fourier de la cour, lui a fait passer un semblant d'examen oral qui montrait bien que la réputation du restaurant l'Ermitage, place Troubnaïa à Moscou, tenu par les frères Poncet lui suffisait.

En 1877, à 27 ans, il épouse à Saint-Pétersbourg une Française, Louise Élisabeth Fouque, née 22 ans plus tôt dans cette même ville. Trois enfants vont naître : Lucie-Alice, appelée plus souvent Alice, Henri qui est sans doute décédé très rapidement, et enfin Camille-Lucie.

La vie de cette famille se déroule entre Moscou et saint Pétersbourg, suivant le rythme de la cour et les déplacements de Nicolas II, le Tsar de toutes les Russies. Cet empereur est un homme simple et pacifique, très ami de la France. Au nom de la justice et de la liberté, il veut la paix dans le monde et le désarmement.

La vie de Lucien est moins calme que celle de Louise et des enfants. Il doit suivre les souhaits et les décisions du Tsar qui reçoit beaucoup à sa table, surtout des artistes et des intellectuels avec qui il s'entretient en français. Quand il se déplace, il emmène avec lui une partie de la cour et, bien sûr, son chef de cuisine et un lot de marmitons.



*En haut, de gauche à droite : Camille et Alice. En bas, à droite, Louise, la femme de Lucien Poncet*

- Je vais devoir vous quitter. Nicolas part visiter l'autre bout de la Russie.
- Ça va être long ? demande Louise.
- Oui, plus d'un mois. On va dormir dans le train à l'aller, ensuite nous serons logés chez nos hôtes.
- Tu vas être fatigué. Ménage-toi.
- Sans doute, c'est un gros travail. Il faut que je recense tout ce dont j'aurai besoin et aussi que je choisisse les cuisiniers qui vont venir. On dispose d'un wagon entier pour nous. Dans certains endroits nous serons accueillis par le prince local, mais, dans d'autres, ce sera à nous de préparer des banquets. Et ce n'est pas rien parce que Nicolas exige la même qualité qu'à Moscou ou Saint-Pétersbourg. Et parfois pour 300 couverts ou plus. Il faut que je prévoie quelques centaines de personnes tout au long du parcours pour nous approvisionner en produits frais.
- Bon courage. Vous partez quand ?
- Un mois, j'ai à peine le temps de tout préparer.

Un mois plus tard, le train spécial de Nicolas deux quitte Moscou vers le milieu de l'après-midi. Lucien sait que, dans certaines villes où ils seront reçus, il n'aura pas à s'occuper de la cuisine, mais le Tsar a ses habitudes et ses préférences et il aura quand même beaucoup de travail sur place pour satisfaire l'empereur.

Quand le train impérial revient à Moscou, un repas, conçu à l'avance par Lucien et réalisé par ses meilleurs cuisiniers, attend le Tsar et son entourage proche. Lucien revient chez lui

Quand il arrive, Alice et Lucie lui sautent au cou. Bien sûr il lui arrive souvent de s'absenter, mais quand il revient c'est toujours la fête. Après que Louise lui a donné des nouvelles du restaurant et décrit les progrès des enfants en russe et en français, il commence à raconter son voyage, les paysages, bien sûr, mais aussi les repas préparés parfois par les cuisiniers des princes les ayant reçus et tout ce qu'il avait dû faire pour que ces repas conviennent au Tsar. Depuis Alexandre II, la cuisine de la cour du Tsar est réputée la meilleure d'Europe, aussi Nicolas II est extrêmement exigeant. Les dépenses de bouche sont considérables.

Louise lui a préparé un repas simple, un bortsch familial, un des plats russes préférés par Lucien.

- Il est fameux ton bortsch. Comme toujours. Bravo.
- Oh il est simple ! c'est vraiment la recette de base.
- Tu sais, je le trouve aussi bon que celui qu'on prépare pour Nicolas. Parce qu'on lui en fait parfois, c'est un de ses plats préférés, quand il consent à ne pas manger français, ce qui est rare. Le bortsch (1) et le tchi, qui lui ressemble avec plus de chou. Et le koulibiac, bien sûr. Et pour l'apéritif, des kilkis (2)
- Tiens, demain, je te ferai un koulibiac au saumon.
- Parfait. Maintenant je vais me reposer Je te raconterai la suite du voyage demain.

Le lendemain, après une journée passée dans les cuisines du palais à vérifier que son absence n'a pas détraqué la mécanique de précision que doit être le fonctionnement d'une centaine de personnes, Lucien reprend le cours normal de ses activités. De retour chez lui, Louise lui demande de continuer le récit de son voyage.

(1) Le Bortsch tel qu'il était servi à la table du Tsar

Coupez une julienne composée de betteraves, poireaux, racines de céleri et de persil, et un oignon. Ajoutez-y un petit chou frisé, coupé de même, et passez au beurre. Lorsque le tout est d'une bonne couleur blonde, mouillez avec du bon bouillon et une cuillère à pot de jus de betterave aigri, puis ajoutez un caneton que vous avez fait d'avance rôtir aux trois quarts ; environ un kilo de poitrine de bœuf préalablement blanchie ; un bouquet composé de marjolaine, une feuille de laurier et un clou de girofle. Faites bouillir tout doucement jusqu'à entière cuisson du caneton et du bœuf que vous sortez alors du potage. Dépecez alors le caneton, coupez le bœuf à gros dés, retirez le bouquet, dégraissez le potage et l'assaisonnez. Ajoutez une liaison composée d'une demi-cuillère à pot de crème aigre que vous détendez avec le jus de deux betteraves bien rouges râpées, une bonne pincée de persil et de fenouil hachés et blanchis. Au moment d'envoyer le potage, vous y ajouterez les morceaux de bœuf et de caneton, ainsi que des petites saucisses chipolata grillées et débarrassées de leur peau.

(2) Les kilkis sont des petits poissons voisins du sprat, mais plus fin, très prisés en Russie. On les réduit en pâte avec du beurre, on en tartine des canapés et on ajoute des filets d'anchois. On borde les canapés avec un mince filet de jaune d'œuf d'un côté et de blanc de l'autre. Les meilleurs kilkis viendraient de Revel (en Estonie, appelé maintenant Tallin).

- Tu sais que faire la cuisine, ça prend du temps, à l'aller et au retour il a fallu travailler pendant que le train roulait, ce qui est assez acrobatique ! Alors, le Tsar a dû se contenter de repas simplifiés.
- Un casse-croute ?
- Un peu plus que ça, quand même.
- Raconte !
- À l'aller c'était le repas du soir, alors on a commencé par un potage, comme toujours, avec des bouchées et un sandre à la russe cuit au vin blanc, arrosé d'un jus d'huitres cuites avec des écrevisses, des champignons et des foies de lotte. Du bœuf braisé et de la dinde à la broche, une salade, une crème glacée et le dessert.
- Pas mal ! Et au retour ?
- C'était le repas de midi. Potage, bien sûr, avec des petits pâtés, des côtes de veau et une poularde sauce suprême. Des tartelettes des petits fours et des fruits, puis le dessert. Du vin, français évidemment, et pour finir un petit verre de kwas.
- Oui, c'est un peu plus qu'un casse-croute !
- Mais ce n'est rien par rapport aux banquets qu'il fait faire même quand on n'est plus au palais.

Lucien reste songeur un instant. Cette discussion sur les menus lui a rappelé ce que Cubât lui a raconté. C'était la première fois qu'il voyait le Tsar Alexandre II et ça se passait au café de Paris, en France. À table il y avait Alexandre II, Guillaume 1er et Bismarck, plus 5 grands ducs de Russie. Le repas avait duré 8 heures, on avait servi 16 plats et 8 vins. Il se dit que, jusqu'ici il avait eu la chance d'échapper à un repas aussi long.



*Les hommes de la cuisine autour de Poncet et Cubât. Les femmes sont cachées derrière les vitres*

Noël approche. Léon dit à Alice :

- Aujourd'hui il faut que je me chausse bien, la glace est froide. Et que je me couvre chaudement.
- Mais le temps est clair, tu ne risques pas d'avoir froid. Tu vas sortir ?
- Oui, tu sais bien, c'est le jour du bain.
- Ah mon dieu ! j'oubliais. C'est vrai. Et tu es obligé d'y aller ?
- Oui, bien sûr. Le Tsar fait toujours ça entouré par son équipe proche. On est plus ou moins une dizaine, ça dépend des années, mais si je n'y vais pas ça va se voir. Cubât aussi y va.
- Il est courageux, ce Nicolas ! C'est bien d'entretenir les traditions mais faire faire un trou dans la glace pour pouvoir plonger dans la Neva en plein hiver, ça me paraît être un supplice que je n'oserai pas infliger à mon pire ennemi !
- Oui, il faut être capable de supporter ça. Sans vêtement, bien sûr. Et il doit faire ça devant tous ses conseillers, secrétaires, généraux de la cour, etc. Dieu merci, il n'exige pas qu'on en fasse autant. On doit simplement être là. Je ne sais pas d'où sort cette coutume. Peut-être que c'est pour s'assurer que le Tsar est assez fort pour gouverner.

Gaston Leroux, qui va écrire les aventures de Rouletabille, est l'envoyé permanent en Russie d'un journal parisien. C'est un journaliste aguerri et il connaît tous les trucs pour dénicher une information inédite. Une de ses sources de renseignements est la cuisine du palais du Tsar où il récolte les ragots de la cour, parmi lesquels se trouvent parfois des perles à exploiter.

- Alors, monsieur Poncet, quelles sont les nouvelles ? Entre français vous pouvez me les dire !
- Pas grand-chose de nouveau. On est en train de préparer les affaires, le Tsar part en croisière pour quatre jours sur son yacht l'étoile Polaire. Il va visiter les côtes.
- Il part en croisière maintenant ? Alors que ses armées se font étriller en Mandchourie et que les Japonais viennent de prendre Port Arthur ? Et surtout il y a le peuple qui commence à bouillir et a des velléités révolutionnaires ? La nouvelle constitution de Bouliguine est tellement inégalitaire que ça va craquer un jour.
- Oui, il part en croisière. À mon avis, il va rencontrer quelqu'un de très haut placé. Un roi ou même un empereur
- Et qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

- Eh bien, il m'a demandé de prévoir un repas dont le faste ne peut se justifier que comme ça.

- Et il part bientôt ?

- Oui, dans quelques jours

- Vous avez une idée sur ce roi ou cet empereur ?

- Non, aucune idée. Mais avec ce projet d'amitié avec le Japon contre qui on est en guerre, ça peut être le roi d'Angleterre qui voit ça d'un mauvais œil ou Guillaume II d'Allemagne, pour la même raison, ou n'importe qui d'autre parce que ce rapprochement de la Russie avec l'extrême orient inquiète beaucoup de monde. La France, aussi.

- Merci beaucoup monsieur Poncet. Je reviendrai bientôt voir si vous avez plus d'information sur cette croisière bizarre.

- Mais n'en parlez à personne, il règne un grand secret sur ce déplacement. Gaston Leroux, « Rouletabille » a son idée sur la personnalité que va rencontrer le Tsar. Pour lui, ça ne peut être que Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne. Nicolas II a toujours eu besoin de son avis pour les décisions importantes. Il sait que Guillaume II se méfie beaucoup des bouffées de révolte contre l'aristocratie qui secoue la Russie et qui risquent de se propager en Allemagne, mais, à son avis, c'est plutôt le traité avec le Japon qui l'inquiète. Dans ce cas, il serait bon d'en informer la France. Il va voir l'ambassadeur de France.

- Une rencontre entre Nicolas et Guillaume ? Vous n'y pensez pas ! ils s'opposent complètement sur ce traité.

- Je vous assure que cette rencontre va avoir lieu. Je ne peux pas vous dire où, mais je sais quand. Le 23 et 24 juillet 1905.

- Non, mes services me l'auraient signalé. Et j'ai des renseignements sur l'ambassade d'Allemagne où rien n'a été prévu, alors.

- Ne pensez-vous pas que le gouvernement français devrait être mis au courant ?

- Non, il le serait déjà et le ministre des Affaires étrangères me l'aurait fait savoir. Vous vous trompez.

Leroux décide alors de faire publier cette nouvelle par le journal qui l'emploie. Le directeur de la publication a du mal à le croire et il envoie plusieurs télégrammes à Leroux pour lui demander confirmation. Leroux persiste et la nouvelle est enfin publiée.

C'est aussitôt la grande affaire dans le petit monde des journalistes accrédités à la cour. Aucun ne croit à cette information et tous se moquent gentiment de Leroux. Ils vont même jusqu'à lui offrir le champagne pour le consoler d'avoir fait publier une pareille sottise.

Mais la rencontre a bien lieu. L'Étoile Polaire avec à son bord le Tsar, le grand-duc Michel et quelques ministres rejoint le Hohenzollern, le yacht du kaiser

Guillaume II devant Borkö, en Suède. Le repas somptueux et les discussions entre tous ces personnages se déroulent, en français qui est la langue diplomatique, jusqu'à ce que le tsar et le Kaiser se retirent pour signer un traité (Nicolas II signe sous condition que la France soit d'accord).

Gaston Leroux jubile. Il offre à son tour le champagne à ses collègues députés, puis se rend aux cuisines du palais pour cueillir les dernières nouvelles de la cour. Il tombe sur Cubât, le deuxième chef cuisinier.



*Cubât chef cuisinier du Tsar en même temps que Poncet.*

- Je n'y comprends rien, je viens de recevoir une semonce terrible de Nicolas, j'en tremble encore.
- Ah bon ? Et pour quelle raison ?
- Il s'est mis dans la tête que l'indiscrétion sur le rendez-vous avec Guillaume est partie de la cuisine et il m'en rend responsable. Je n'ai rien fait, je le lui ai juré, mais il ne veut rien savoir !
- C'est idiot, je ne vois pas comment la cuisine aurait pu être au courant. Lucien Poncet semble bien avoir oublié de lui avouer que c'est lui qui a trahi le Tsar.

Mais est-ce une simple trahison ? Il existe une version très plausible de cette anecdote qui rend à Poncet un rôle plus reluisant.

Poncet, qui fait partie de l'entourage proche du Tsar, a été informé ou a deviné qu'il s'agissait de Guillaume II et, dans le contexte géopolitique, jugeant que la France devait être mise au courant, il aurait utilisé Gaston Leroux pour avertir

les autorités françaises sans paraître trahir le Tsar. En effet, cette réunion avait été initiée par Guillaume II pour briser l'alliance de la Russie avec la France et rapprocher les pays de ces deux monarques cousins. Ce traité a rapidement avorté, la France et les ministres russes l'ayant désapprouvé. Dans cette version, Poncet fait passer l'intérêt de sa patrie avant sa fidélité au Tsar, ce qu'on ne peut pas lui reprocher.

### 3<sup>ème</sup> chapitre – Alice



Alice

Alice a grandi, en grande partie à la cour. En 1903 elle a 21 ans quand elle épouse Claude-Léon Cordier, qu'elle appellera Léon, un riche commerçant de Moscou. Sa vie va maintenant se dérouler dans cette ville, dans ce grand magasin qu'elle appellera « le bazar », où on vend plus que les articles de voyage annoncés sur la façade, en fait on vend et on fabrique un peu de tout. Une grande partie des cuirs de Russie (célèbres à cette époque) vendues en Europe passent par ce magasin.



En 1807 nait un premier enfant, Georges. Peu après, le 8 janvier 1909 (ou le 26 décembre 1908 dans le calendrier russe) nait le deuxième fils, René. Le troisième fils, Pierre, est né en juillet 1910.



*Léon, Alice, Georges, Pierre (habillé en fille, ce qui se faisait pour les petits enfants) et René*

Il ne s'agit plus de vivre au rythme chaotique de la cour, mais plutôt à celui, plus calme et régulier, d'un grand magasin fondé par Pierre Cordier, le père de son mari, près de la place rouge (1). Ce magasin marche bien et la famille Cordier fait rapidement fortune, qu'elle confie à la succursale moscovite du Crédit-

- (1) Le nom de la place rouge n'a rien de politique. Au début elle était blanche, c'est Staline en 1921 qui a demandé de la repeindre rouge. Son nom en russe signifiait à la fois rouge et belle. C'était donc « la belle place », nom justifié par les beaux immeubles qui l'entouraient. Puis ce nom a été remplacé par un mot russe signifiant uniquement rouge. Alice disait que ce nom avait été gardé en référence au sang des victimes des massacres ordonnés par Pierre 1<sup>er</sup> de Russie.

Lyonnais. Léon, Alice et les trois enfants s'installent dans un grand appartement sur la montagne des moineaux, un quartier de Moscou où se trouve actuellement l'université.

Derrière l'immeuble, un grand parc jardin où les 3 frères et d'autres camarades français, très rarement des Russes, jouent sous les yeux des parents. Devant l'immeuble, en contrebas, la Moskova qui coule en été, mais qui est complètement gelée en hiver. Les enfants ont l'habitude de skier et de jouer sur la rivière gelée et sur le pré en pente qui la borde. Le climat de Moscou est très sain, froid, mais sec et d'autant plus supportable que tout, les vêtements et l'organisation des maisons, est fait pour se prémunir du froid qui peut être intense.

- Venez, tous les trois, crie Léon. On va faire du traineau dans le pré. Il a tellement neigé qu'on ne voit plus rien !

- Couvrez-vous bien, dit Alice, il fait froid.

- Ils ne craignent rien, ils ont de bons vêtements.

- Oui, c'est vrai. La première fois où j'ai eu froid, c'est sur la Côte d'Azur. On y était allés en vacances de Noël. En France, on ne sait pas se protéger du froid Léon et ses enfants partent glisser dans le pré et Alice les regarde. Elle les voit foncer dans une congère et disparaître complètement sous la neige. Puis Léon sort la tête et commencer à déblayer la neige pour retrouver ses enfants.

Les contacts entre les membres de la colonie française et les Russes sont rares, et les discussions se font en général en français. Les relations se font plutôt entre français (la colonie française de Moscou est la plus importante des colonies d'étrangers). Ce constat est aussi valable pour les enfants qui ne vont pas à l'école. Alice engage deux bonnes, parfois trois, pour s'occuper du ménage et c'est pratiquement la seule occasion pour que René et ses frères parlent russe (1). Néanmoins ils apprennent cette langue, qui leur est enseignée, ainsi que l'allemand et le français, par une gouvernante lituanienne.

Il y a une église française, Saint Louis des Français, un peu loin de l'appartement, où la famille se rend tous les dimanches. Les trois enfants d'Alice et Léon, lorsqu'ils ont un peu grandi, y deviennent enfants de chœur. À côté de cette église, il y a un lycée français, mais ils n'y vont pas parce que c'est trop loin pour y aller tous les jours et surtout parce qu'Alice tient à garder ses enfants près d'elle. Des professeurs viennent faire l'école à la maison.

L'été, toute la famille va dans sa datcha, à Kountsëvo, non loin de Moscou, dans un grand bois bordé par une rivière. Léon et Alice fréquentent les français qui habitent dans une datcha voisine ; ils ont trois enfants avec qui Georges, René et Pierre peuvent jouer. De plus, Camille Lucie, la sœur d'Alice, et ses trois fils

(1) Il arrivait très rarement à René de parler russe. Il en a eu l'occasion 60 ans après son départ de Russie. Un jour où son fils Alain l'accompagnait à la gare, en passant près d'un contrôleur qui parlait à un voyageur il s'est arrêté soudain et a dit : « Il est russe ». Il est revenu près du contrôleur et ils ont échangé quelques mots en russe. Il ne s'était pas trompé.

viennent, chaque été de Saint-Pétersbourg, partager une partie de la datcha qui est très grande. Il y a donc beaucoup d'enfants, tous bien portant, et bien vivants qui sombrent la nuit dans un sommeil profond après avoir joué énormément dans la journée. Ils profitent bien de la datcha, puisqu'à Moscou et à Kountsëvo, le temps ne devient très mauvais qu'à la chute et à la fonte de la neige, une semaine chaque fois sans pouvoir sortir jouer.

Mais la Première guerre mondiale commence en 1914. Léon est appelé par la France et il quitte la Russie le 5 août 1914. Il est envoyé en Grèce. Alice reste à Moscou avec sa mère, sans aucune nouvelle de son mari, et elles doivent alors s'occuper du magasin. C'est une charge très lourde pour elles, plus habituées à jouer du piano qu'à gérer des affaires, mais elles y arrivent.

René, le second fils de Léon et Alice, a une deuxième crise d'appendicite que la révolution de 1917 empêche d'opérer. Sa première crise était arrivée lorsqu'il était encore trop jeune pour pouvoir être opéré.

La situation politique devient très difficile. Les beaux jours sont terminés, on entre dans ce que Gaston Leroux a appelé l'agonie de la Russie blanche.

Les révolutionnaires se sont rassemblés dans quelques organisations qui parfois s'opposent entre elles. En février 1917, une série de manifestations démarre à Saint-Pétersbourg, appelée alors Petrograd, suivie par des désordres de plus en plus importants qui entraînent, en mars, l'abdication du Tsar. Le gouvernement socialiste modéré mis en place est balayé en octobre par un soulèvement armé mené à Petrograd par les bolchéviques avec Lénine et Trotski à leur tête. En novembre est institué le régime communiste s'appuyant sur les soviets.

Lucien Poncet et Cubât ne sont plus chefs de la cuisine du Tsar depuis 1914. À leur place a été nommé un nouveau chef, Ivan Kharitonov au destin tragique : parti avec le Nicolas II et sa famille à Ekaterinbourg, ainsi que le médecin du Tsar, la femme de chambre, et le valet de pieds, il fut avec eux exécuté en 1918 sur ordre de Lénine. L'église orthodoxe l'a canonisé en 1981.

Dans cette période trouble, il y a dans l'appartement d'Alice une suite de visites de français aux rôles assez obscurs. À commencer par un cousin germain d'Alice, nommé lui aussi Lucien Poncet, polytechnicien et colonel de l'armée française. Sa fille vient le rejoindre dans l'appartement d'Alice. Ensuite, passent dans cet appartement plusieurs militaires français en civil, dont le colonel Arquier, que René retrouvera plus tard à Toulouse. Arquier et le cousin Lucien Poncet sont la liaison de la France avec l'armée Wrangel qui s'oppose à la révolution bolchévique, pro-allemande, qui va signer le traité de Brest Litovsk. Lucien et Arquier sont les chevilles ouvrières de cette résistance à la révolution.

Ces visites de français proches des Russes blancs ne passent pas inaperçues et le gouvernement socialiste modéré en place prend des mesures. Alice est arrêtée et emprisonnée.

- Maman, tu vas devoir t'occuper seule du magasin et de la fabrique pendant que je ne serai pas là. Et des trois enfants.

- Mais je n'y connais rien ! Je ne vais pas y arriver, je ne me suis jamais occupé de tout ça.

- Eh bien, il faudra que tu le fasses quand même. Tu feras comme moi quand Léon est parti à la guerre, je n'avais jamais mis les pieds au magasin et je me suis débrouillée. Ça fait plus de deux ans qu'il est parti et, tu vois, ça tourne.

- Et tu vas rester longtemps en prison ?

- Je n'en sais rien.

- Allez, Madame, ça suffit. Il faut partir. Venez !

Mais finalement on n'a pas grand-chose à reprocher à Alice et elle est libérée au bout d'une semaine.

La vie devient très difficile. Plus aucun commerce ne fonctionne, tout le monde garde précieusement le peu qu'il a en attendant des jours meilleurs. On ne trouve plus aucune nourriture, plus aucun vêtement, rien. La faim s'installe. Alice, malgré tout l'argent dont elle dispose, doit faire des prodiges d'imagination pour arriver à nourrir sa famille comme son père devait faire des prodiges d'imagination pour régaler le Tsar et la Tsarine. Un été, à la datcha, elle achète une chèvre pour que ses enfants aient au moins du lait à boire. Pour les vêtements, elle se débrouille avec les tissus à vendre au magasin pour coudre des habits au fur et à mesure que les enfants grandissent. Elle parvient même à leur fabriquer des chaussures avec les cuirs du magasin.

L'argent ne sert plus à rien, plus personne n'a confiance dans la valeur de la monnaie nationale. Toutes les transactions se font par troc et grâce aux réserves du magasin Alice peut faire vivre les 5 personnes de sa famille. Elle en arrive à pratiquer une forme spéciale de troc avec un chef bolchévique qu'elle appelle Barbapoux.

- Comment, Alice, tu traites avec un révolutionnaire ?

- Mais oui, Maman, ça me paraît honnête.

- Et qu'est-ce que tu lui donnes ?

- Des lits de camp. Des dizaines. Tout notre stock

- Et il te donne combien ?

- Rien du tout, Maman. Tu sais très bien que l'argent ne sert plus à rien.

- Ah oui ! Et qu'est-ce qu'il te donne en échange ?

- Il libère 5 prisonniers russes blancs

- Mais ça ne nous rapporte rien !

- Oui, c'est vrai, mais il n'a que ça à me donner. Ça fera au moins 5 heureux, plus leurs familles.

- Pour 5 personnes, tu aurais pu donner moins de lits de camp.

- Maman, tu n'as pas l'air de te rendre compte qu'il aurait pu arriver avec une mitrailleuse, se servir de tout ce qui l'intéresse et repartir tranquillement. Et nous, on n'aurait rien pu dire parce qu'on serait mortes. Il faut croire que Barbapoux a un fond d'honnêteté.

La vie devient impossible, on ne peut plus sortir dans les rues sans risquer de recevoir une balle tirée par l'un ou l'autre camp. Un jour une rafale de mitrailleuse fait voler en éclats une fenêtre de l'appartement et les balles vont s'écraser sur le mur au fond de la pièce. Alice interdit aux enfants d'ouvrir les volets et de se tenir près des fenêtres. Un autre jour, un obus vient s'encasturer dans la façade, heureusement sans exploser. Alice comprend que ça ne peut plus continuer ainsi. Elle décide de rentrer en France dès qu'une opportunité se présentera.

Mais que faire du magasin et de tous les biens de la famille ? Elle confie aux coffres du Crédit Lyonnais et de l'ambassade de France tout ce qui peut y tenir, sans savoir que le gouvernement communiste qui va s'installer s'accapatera la totalité de ces biens.

Pour le magasin et ce qu'il contient, elle sait qu'il n'y a rien à faire, les bolchéviques, comme elle continue à les appeler, vont tout récupérer. Alors, autant tout laisser comme ça, abandonner le magasin et l'atelier.

Pour être prête à partir, elle remplit deux petites malles, l'une avec des papiers importants, notamment ceux prouvant la nationalité française de Léon, de sa femme et des trois enfants. L'autre malle contient des objets auxquels elle tient, dont les cadeaux faits par le Tsar. Dans l'atelier du magasin, elle fait modifier une valise pour mettre un double fond secret, où elle cache de l'argent en devises étrangères et des bijoux. Et elle attend que l'occasion de partir se présente.

Pour l'instant, il n'y a aucun moyen de se déplacer, même d'aller simplement d'une ville de Russie à une autre. Alors, il est hors de question de quitter le pays. La colonie française est la plus importante des colonies en Russie. Malgré cela, le gouvernement français ne fait rien pour aider ses ressortissants à vivre ou à rentrer en France. Aucune aide, d'ailleurs l'ambassade de France disparaît. Alice doit se débrouiller seule pour tenter de ramener sa famille en France, mais elle ne voit pas comment elle pourra le faire.

## 4<sup>ème</sup> chapitre – Le retour

C'est le Danemark qui a permis à Alice de partir. Alors que la France n'avait rien fait, les danois ont pu organiser un transfert en train pour leurs ressortissants mais tous ceux qui voulaient fuir cette révolution pouvaient se joindre au convoi. Elle doit partir, avec ses trois enfants et sa mère dont la tête commence à donner des signes de faiblesse. Elle attend, on lui a dit que le départ allait être imminent.

Un soir, elle reçoit la visite qu'elle attendait avec espoir. Un émissaire de l'ambassade du Danemark lui dit que le départ est immédiat. Alice habille en vitesse ses enfants, active un peu sa mère qui a du mal à quitter l'appartement, prend la valise et ils partent.



*Alice et ses trois enfants au moment du départ.*

Il fallait n'emporter qu'une valise avec quelques roubles (qui ne servent à rien, plus personne n'accepte d'être payé en roubles) et pas de bijou. Heureusement, le double fond de la valise d'Alice réussira à passer inaperçu lors des multiples contrôles, ce qui lui permettra de garder de quoi payer le reste du trajet vers la France. Ainsi a commencé le voyage de retour dans son pays, dont elle n'avait plus aucune nouvelle depuis deux ans. Quant à son mari, Léon, elle avait appris il y a quatre ans qu'il avait été envoyé combattre en Grèce et en Orient, mais elle n'avait depuis reçu aucune nouvelle.

Dans ce contexte révolutionnaire très violent Alice se doutait bien que ce retour serait une épreuve difficile à surmonter. Mais elle n'avait pas pensé à un ennemi plus impitoyable que les bolchéviques : la grippe espagnole qui n'épargnait pas ce peuple sous-alimenté, ne pouvant recourir à aucun soin médical.

La première partie du voyage était le trajet Moscou-Petrograd qui, normalement, prend une nuit de train. Les enfants sont tout excités par ce grand voyage. Jusqu'ici ils n'ont pris le train que jusqu'à Kountsëvo, à quelques verstes de Moscou (quelques kilomètres, c'est maintenant un quartier de Moscou où habitent

les VIP dans de belles datchas dont, peut-être, celle d'Alice) et passer une nuit dans le train leur paraît une aventure extraordinaire. Leur joie disparaît vite. Le train s'arrête très souvent et reste parfois plusieurs heures, voire plusieurs jours, immobile. Les fouilles et les brimades contre ces étrangers qui fuient sont incessantes. Lors des arrêts dans les gares, les enfants, qui seuls ont le droit de descendre du train, pouvaient aller chercher de l'eau bouillante pour le tchaï (le thé) dont les Russes ne peuvent se passer et qui est accessible dans toutes les gares. Parfois, en catimini, ils peuvent acheter un peu de nourriture pour compléter les très maigres repas du convoi.

Les enfants sont épuisés, la grand-mère délire de plus en plus et Alice tente de surmonter sa fatigue pour distraire les enfants et calmer sa mère.

- René ! René, réveille-toi !
- Oui ? Quoi ?
- Écarte-toi de ce monsieur.
- Mais je suis bien contre lui pour dormir.
- Oui, je sais, mais éloigne toi, il a la grippe.
- Comment tu le sais ?
- Il est mort, sans doute de la grippe, comme tous les autres

Il faut dire que les morts sont très courantes dans ce train où la promiscuité favorise la transmission du virus qui ne trouve pas beaucoup de résistance dans ces personnes affamées. Les visions cauchemardesques sont fréquentes dans cet espace clos et les enfants finissent par trouver normal de voir tous ces morts.

Le voyage de Moscou à Petrograd aura dur 5 jours et 6 nuits. Sans pouvoir s'isoler des voyageurs manifestement atteints par la grippe, sans espace pour s'étendre et presque sans nourriture. Puis le train redémarre pour aller vers la Finlande. En arrivant, enfin, dans ce pays, il ne reste que la moitié des personnes ayant embarqué à Moscou.

Les Finlandais accueillent ces voyageurs du mieux qu'ils peuvent et enfin ils peuvent manger à leur faim, ce qui ne leur était pas arrivé depuis bien longtemps. Le train reste une nuit à Helsingfors (maintenant Helsinki) puis les voyageurs repartent, à pied, pour aller en Suède par la frontière sur la Tosnia. Ce passage de frontière est une épreuve terrible où d'autres rapatriés ont laissé leur vie.

Nous sommes en novembre 1918 et il fait froid. Il faut enjamber l'estuaire de la Tosnia sur un pont en planches de 2 mètres de large et 3 kilomètres de long, entouré de marais. Les planches sont verglacées, irrégulières et il faut constamment essayer de rester en équilibre sans lâcher les valises et paquets. Une chute dans le marais entourant ce chemin est forcément mortelle, personne n'osant y mettre un pied pour vous sauver. Cette terre liquide semble n'attendre que ça pour vous engloutir. Certains n'ont pas la force d'arriver au bout de cet enfer, ils s'écroulent sur les planches et roulent dans le marais.

Enfin arrivés en Suède, ils repartent en train pour Stockholm où ils restent deux jours. Les enfants, qui n'ont pas pu voir Saint-Pétersbourg, découvrent une ville avec de l'eau et des canaux qui les étonne beaucoup. L'accueil n'est pas des plus sympathiques, mais on peut manger à sa faim.

Un train les emmène à Christiania (maintenant Oslo) où les Français sont bien mieux accueillis. Mais l'état sanitaire du convoi est si dégradé que les autorités décident de le mettre en quarantaine dans l'hôtel Oliland, au fond d'un fjord près de Bergen.

Les rescapés du convoi commencent à émerger de l'horreur de ce voyage depuis Moscou et, petit à petit, reprennent des forces. Mais la grippe est toujours là et emporte quelques voyageurs de plus.

C'est alors qu'Alice, à son tour, attrape la grippe espagnole. Son état se détériore rapidement mais elle est robuste et malgré la dureté des épreuves subies, elle tient le coup. Elle se met à délirer pendant quelques jours et c'est sa mère, dont la tête n'est pas plus solide, qui doit gérer toute la famille. Les enfants en profitent.

- Tu viens ? On va sortir et se promener dehors.
- Mais Maman a dit...
- Elle ne se rend compte de rien, profitons-en
- Et Grand-mère. Elle le lui dira.
- Penses-tu, elle a à moitié perdu la tête, on ne risque rien.

Ils sortent et font le tour de l'hôtel. Ils voient une barque, la détachent et commencent un nouveau jeu : ramer. Ils sont heureux et, après ce voyage traumatisant, redeviennent temporairement de vrais enfants.

Alice finit par émerger de sa grippe et reprend le contrôle des enfants que sa mère, dont la tête commençait sérieusement à décliner, avait un peu laissé de côté.

Le 12 novembre 1918, ils ont droit à un repas de fête. Les Norvégiens viennent d'apprendre que l'armistice a été signé et tiennent à montrer aux français qu'ils partagent leur joie.

Ils restent deux semaines dans cet hôtel avant de partir pour Bergen, le grand port norvégien. Alice est tout à fait remise de sa grippe et les enfants ont retrouvé un peu de force. Ils embarquent alors sur un bateau à destination d'Aberdeen, en Écosse. La traversée pose encore quelques problèmes, car la marine allemande ne respecte pas l'armistice. Le bateau doit faire un détour et, finalement, est escorté par un vaisseau militaire anglais, ce qui plait beaucoup aux enfants.

D'Aberdeen un train emmène Alice, sa mère, Georges, René et Pierre à Londres, où ils restent deux jours, entièrement occupés à se vêtir d'une manière correcte. Puis ils vont à Southampton, embarquent pour le Havre et finissent par arriver à Paris. Le voyage, depuis Moscou, aura duré 5 semaines.

A Paris, Alice retrouve sa sœur. Elle et son mari ont réussi à fuir la Russie. Elle retrouve aussi le reste des familles Poncet et Cordier qui n'avait pas émigré et avec qui elle est toujours restée en contact, notamment en vacances en France quand elle était plus jeune. Mais pas de trace de Léon, son mari, parti à la guerre en Grèce quatre ans plus tôt, et dont elle n'a jamais eu la moindre nouvelle.

Elle s'installe avec ses enfants et parvient à contacter un de ces militaires en civil qui venaient parfois en catimini à Moscou, sans doute pour espionner.

- Quand on est partis de Moscou, je n'ai pas eu le droit d'emporter les deux malles que j'avais préparées. Si personne n'est entré de force dans l'appartement, elles doivent toujours être dans l'entrée.

- Je n'ai pas entendu dire qu'ils avaient récupéré les logements de ceux qui sont partis. Ils le feront sûrement, mais ce n'est pas encore arrivé.

- Si vous retournez en Russie, ou si l'un de vos subordonnés y va, j'aimerais beaucoup qu'on me les ramène.

- C'est délicat !

- Oui. C'était aussi délicat de vous accueillir à Moscou. Ça m'a valu de la prison.

- C'est exact. Donnez-moi plus de détails.

- Une des malles est bleue, l'autre verte. C'est la bleue la plus importante, elle contient tous nos papiers. Si vous pouvez n'en ramener qu'une, c'est la bleue. Et un mois plus tard, une malle arrive. Mais c'est la verte, la bleue a disparu à jamais. Alice récupère ainsi tous les souvenirs importants, mais elle reste sans aucun papier pour dire qui elle est (1). Peu de temps après, Alice est en train de faire manger ses enfants quand elle entend des pas dans l'escalier. Elle se fige, elle a reconnu le pas. Elle s'écrie : « Les enfants, voici votre père ». La porte s'ouvre et Léon apparaît.

La famille est enfin réunie. Commence alors une vie difficile, avec pour ressource financière le peu que gagne Léon en réparant les chaises ou les robinets. Alice, qui d'abord avait été élevée à la cour, puis avait épousé un très riche commerçant de Moscou, doit maintenant vivre en comptant chaque centime mais elle est heureuse, ils sont tous ensemble. Mais les épreuves ne sont pas finies pour Alice, Léon meurt assez rapidement, puis deux de ses fils, Georges et Pierre, disparaissent tragiquement.

René, le seul survivant des enfants de Léon et d'Alice, entreprend des études d'architecture puis se marie avec une des très rares femmes architectes. Après la guerre, René s'installe à Toulouse, où il fait venir Alice, dans un appartement

(1) René et ses enfants resteront sans papier d'identité, puisqu'on ne pouvait pas prouver qu'ils étaient français jusqu'en 1964. Il y a maintenant un papier officiel disant que René Cordier est bien français, ainsi que ses enfants.

jouxtant son cabinet d'architecte. Elle y passe quelques années, heureuse parce qu'elle est près de son fils et que rien ne semble devoir troubler ce repos qu'elle attend depuis le départ de Léon en 1914. Son appartement est tout près de l'église du Taur, où elle se rend tous les jours. Sa foi a été une aide importante qui lui a permis de surmonter tous les obstacles. Elle accueille dans son appartement Monique, une amie de son petit-fils Alain, qui deviendra son mari. Elle lui tient compagnie et, infirmière, veille sur sa santé. Monique lui raconte sa journée à l'hôpital et, le soir, elles écoutent ensemble à la radio « Le chien des Baskerville », ou d'autres histoires horribles, comme qui leur font une peur délicieuse. Sa sœur Camille, qui venait la voir souvent à Paris, fait une fois le voyage vers Toulouse, puis elle lui écrit régulièrement. Elle déménage alors pour venir habiter en face de la villa de son fils. Il va la voir pratiquement tous les jours et, tous les vendredis à midi, elle fait manger les deux fils aînés de René, Jean-Pierre et Alain qui réclament toujours des aladies ces beignets russes qui ressemblent à des pancakes et d'autres plats, parfois russes.

Un jour, Alice apprend que sa sœur est décédée, une intoxication par l'oxyde de carbone dû à un chauffage mal réglé. On lui dit qu'elle a été trouvée assise à sa table où elle était en train d'écrire une lettre à sa sœur. Les derniers mots qu'elle a écrits sont : « Je vais m'arrêter un instant d'écrire, je ne sais pas ce que j'ai, mais j'ai un mal à la tête de plus en plus fort »

Lors d'un séjour de quelques jours en EHPAD elle s'indigne de voir qu'aucun curé ne vient les voir le dimanche et que personne ne trouve ça anormal. « Ils sont trop vieux pour faire quelque chose, je vais le faire ! » et, bien que la plus âgée de tous, elle part à pied vers le village voisin, à quelques kilomètres de là, demander au curé de se déplacer le dimanche.

La santé d'Alice se détériore et un jour on doit l'hospitaliser dans la clinique où travaille Monique, mais surtout ou le meilleur ami de son fils, le docteur Jean-Louis Champagnac tient une place importante. Alice ne sait pas, on s'est bien gardé de le lui dire à cause de la haine qu'elle a gardée pour les communistes, que Jean Louis est un communiste notoire, que beaucoup des amis de René et de Maïou, sa femme, sont communistes et que la clinique où elle séjourne appartient au parti communiste. Un jour elle dit à René et à Maïou : « Je suis choyé par tout le monde. Je suis au paradis. » Maïou ajoute, trop bas pour qu'elle entende : « Rouge », en souvenir du « paradis rouge » promis par Lénine et qui a commencé par des séquences relevant plutôt de l'enfer.

Les derniers mots qu'elle a prononcés étaient en russe, mais personne n'était là pour traduire.

